

MAXIM LEO

Là où nous sommes chez nous

L'HISTOIRE DE MA FAMILLE ÉPARPILLÉE

récit traduit de l'allemand par Olivier Mannoni



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE D'UN ALLEMAND DE L'EST, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1144.

Photographie de couverture : collection privée

Ce livre a reçu une aide à la traduction du Goethe-Institut.



“Lettres allemandes”

Titre original :

Wo wir zu Hause sind

Éditeur original :

© Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co.KG, Cologne, 2019

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14870-6

MAXIM LEO

Là où nous sommes chez nous

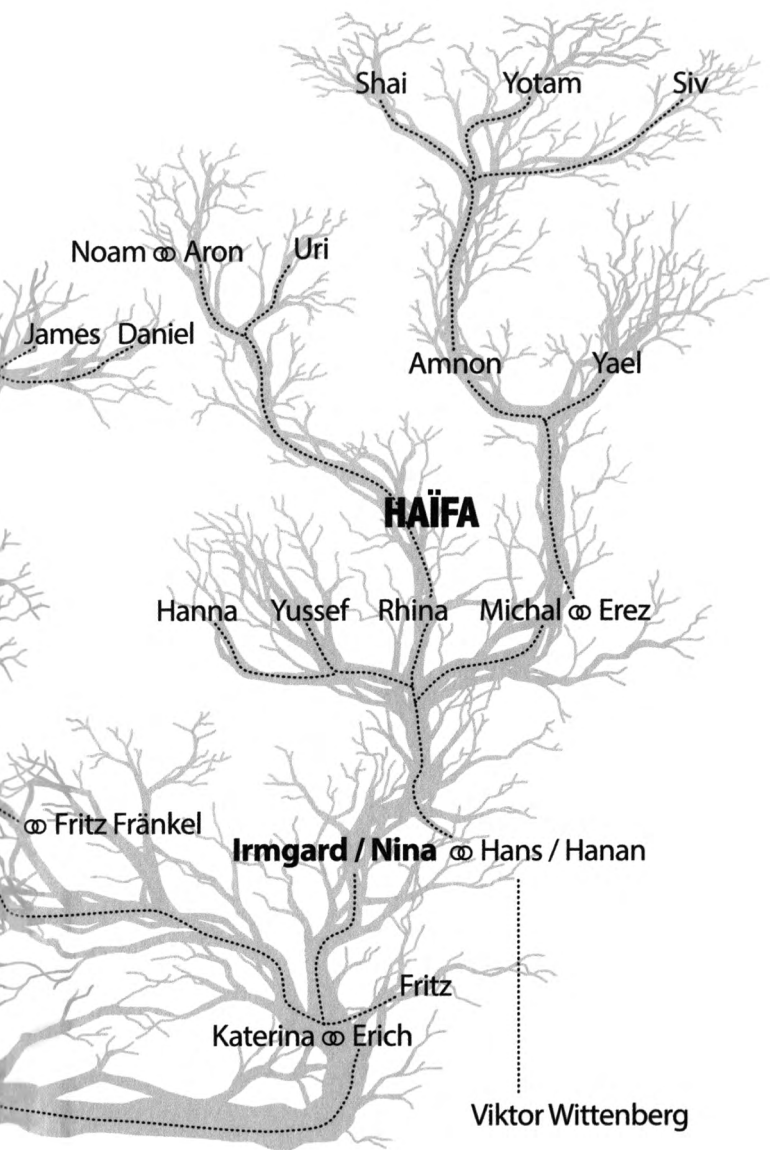
L'histoire de ma famille éparpillée

récit traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

ACTES SUD

pour Marion, Nina et Clara





Friedrich Leo

LA FÊTE

Mon frère s'est marié par une chaude journée de septembre dans une maison de maître du Brandebourg. Toute la famille était invitée, y compris ses membres qui vivaient en Israël, en Angleterre, en France et en Autriche. On a fini par ne plus savoir où mettre les Leo. Et quand, le soir venu, on a dansé dans le jardin, quand les cousins et cousines, les oncles et les tantes se sont mis à virevolter aux sonorités d'un orchestre de guitares russe, je me suis dit : comme ce serait bien d'être toujours aussi nombreux.

Il faut dire qu'ici, à Berlin, nous formons une assez petite famille. Par ailleurs, nous nous querelons volontiers et nous sommes rancuniers, ce qui explique pourquoi il est rare que nous nous retrouvions tous dans un même lieu. La famille, pour moi, c'est lorsque quatre personnes sont assises autour d'une table. Les nombreux autres Leo ont toujours été éloignés et éparpillés dans le monde entier. Ils sont parfois venus nous rendre visite, mais sans jamais rester assez longtemps pour devenir de vrais parents.

Enfant, j'enviais les gens qui avaient une grande famille : tout me paraissait tellement chaleureux et

naturel, chez eux : c'était un nid dont on ne pouvait pas tomber. Ma propre famille, en revanche, me donnait une impression de fragilité. Il arrivait à ma mère de parler des autres, de Nina et Hanan en Israël, d'Ilse, Heinz et Susi à Vienne, d'André à Londres, Hilde à Chicago. Je demandais pourquoi ils habitaient tous si loin. Ma mère me répondait qu'autrefois toute notre famille vivait à Berlin, mais qu'ensuite les nazis étaient venus et avaient chassé tous les Juifs et tous les communistes. Du communisme, j'avais déjà entendu parler : après tout, nous vivions en RDA. Mais les Juifs, qu'est-ce que c'était ?

Ma mère me donna des explications qui me parurent complexes. Elle me dit que le judaïsme était une religion, que notre famille n'était certes pas croyante, mais qu'on l'avait persécutée tout de même. J'appris que son père à elle avait lui aussi dû quitter Berlin, qu'il était allé à l'école en France et qu'il était entré à seize ans dans la résistance aux nazis. "Après la guerre, ton grand-père est revenu à Berlin pour construire le socialisme. Les autres sont restés dans les pays où ils s'étaient réfugiés. Voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui les seuls à vivre ici", ajouta ma mère. Je me rappelle encore qu'à cette époque, j'en ai voulu à mon grand-père. Je me disais : pourquoi était-ce justement à lui de construire le socialisme ? J'aurais pu vivre à Londres, à Vienne ou à Paris plutôt que dans le quartier Lichtenberg à Berlin.

Il faut ajouter que, bien entendu, je trouvais très chic d'avoir autant de parents dans autant de pays : cela permettait d'impressionner les autres. Notre famille dispersée dans le monde nous donnait à nous-mêmes un je-ne-sais-quoi de cosmopolite. Je

me rappelle les visites d'Ilse, qui avait les mêmes yeux doux que mon grand-père, parlait un dialecte viennois léthargique et m'offrait à chacun de ses passages des *Mozartkugeln*, les petites boules au chocolat fourré, ce pour quoi je lui suis encore aujourd'hui grandement reconnaissant. De Londres, André rapportait traditionnellement des After Eight en paquet familial et plusieurs boîtes de thé earl grey de Twinings. Il portait des pantalons froissés et tachés, avait plus de poils aux oreilles que sur le crâne et racontait des histoires juives en s'étrangeant le plus souvent de rire au moment de leur chute.

Un jour, André vint aussi en compagnie de sa mère, Hilde, dont il se disait, dans la famille, qu'elle était millionnaire. Hilde nous rendit visite quelques jours avant Noël et j'étais tout excité parce que je n'avais encore jamais vu une millionnaire. Et puis j'espérais bien entendu qu'elle m'offrirait un cadeau de Noël. Hilde portait un manteau élimé dont la poche gauche était arrachée et elle était coiffée d'un bonnet de laine beaucoup trop grand. Cela me surprit ; les millionnaires que j'avais vus à la télévision ne ressemblaient pas à cela. Hilde, les yeux brillants, s'est dirigée à grands pas vers mon frère et moi-même. "Je vous ai apporté un cadeau", a-t-elle crié. Puis elle a sorti une orange de son sac à main, nous l'a tendue avec une expression grave et solennelle et nous a exhortés à la partager équitablement.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à tout cela en regardant ma famille danser dans ce manoir brandebourgeois. Bien des années se sont écoulées depuis, Ilse et Hilde sont mortes depuis un certain temps déjà, tout comme mon grand-père et le

socialisme qu'il avait aidé à construire. Aujourd'hui je peux à mon tour parcourir le monde et rendre visite à ma famille, mais plus je vais voir les miens dans des pays lointains, plus ils me manquent ici, à la maison. Je me sens comme l'enfant d'un couple divorcé qui ne cesse d'espérer qu'un jour, tous pourront de nouveau être ensemble.

Je n'étais du reste pas le seul à me laisser emporter ce soir-là par des réflexions nostalgiques. À un moment, le fils d'André, Andrew, qui est un peu plus jeune que moi, a demandé : "Mais au fait, pourquoi avons-nous dû partir d'ici ? Après tout, nous aurions tous pu être des Berlinoïis." Et j'ai compris, tout à coup, que je n'étais pas le seul à qui la famille manquait. Mieux, que c'était peut-être encore plus difficile pour les autres, qui vivaient si loin de cette ville d'où ils avaient été chassés jadis. Mon cousin Amnon, un cardiologue et ancien pilote de combat en Israël, a dit qu'il avait été surpris lors de sa première visite à Berlin, quelques décennies plus tôt – surpris de s'y sentir aussitôt chez lui. Mon cousin Uri, un psychologue pour enfants de Jérusalem qui a exactement mon âge, a avoué qu'il avait toujours envié les Leo berlinois. "Pourquoi avez-vous été autorisés à rester chez vous ? Pourquoi nous faut-il vivre dans ce pays de fous où la guerre ne s'arrête jamais ?"

Par cette chaude soirée de septembre, j'ai compris la profondeur de la nostalgie qu'éprouvent les autres envers leur patrie perdue. Combien ils ont besoin de proximité et de sentiment d'appartenance, et quelle force a leur quête de souvenirs. J'ai compris pourquoi nos parents vivant en Israël viennent de plus en plus souvent à Berlin ces derniers temps.

Pourquoi ils sont si fiers de leurs passeports allemands qu'ils ont fait établir à l'ambassade, à Tel-Aviv, il y a quelques années. J'ai compris pourquoi mon oncle André a conduit, l'an passé, sa famille londonienne à Berlin, dans une cave humide de la General-Pape-Strasse où son père avait été détenu et torturé en mars 1933. Pourquoi mon cousin Aron a décidé, l'hiver dernier, de quitter Haïfa avec sa fiancée pour venir faire ses études à Berlin et même, au bout du compte, s'y marier.

L'histoire de ma famille ressemble à la lente course d'un pendule revenant à son point de départ.

Chaque génération le fait toutefois à sa propre vitesse. Les noces berlinoises de mon cousin ont suscité l'effroi de certaines parties de la famille israélienne. "Heureusement que Hanan et Nina n'ont pas eu à subir cela", disait-on. Hanan et Nina se sont enfuis d'Amsterdam en 1936, à bord d'un navire qui les a conduits en Palestine. Ils ont fondé la branche israélienne de la famille, branche qui a pris depuis des dimensions gigantesques. Lorsque Hanan et Nina vivaient encore à Berlin, ils s'appelaient Hans et Irmgard. Leurs parents avaient choisi ces prénoms intentionnellement, ils devaient sonner allemand, c'était primordial. Irmgard était une belle femme amusante qui aimait bien être photographiée déguisée en sorcière. Elle étudiait le droit à l'université Friedrich-Wilhelm, où elle a fait la connaissance de Hans dès leur première année d'études. En octobre 1933, tous deux ont dû quitter l'université ; leurs prénoms allemands n'avaient servi à rien.

Hilde, la sœur aînée de Nina, était comédienne, elle a travaillé avec Max Reinhardt au Deutsches

Theater jusqu'en juin 1929, date à laquelle elle a perdu la voix et rencontré le neurologue Fritz Fränkel, qui non seulement l'a soignée, mais l'a épousée peu après. Fränkel, l'un des fondateurs du Parti communiste allemand, le KPD, a été arrêté par la SA le 21 mars 1933 et libéré deux jours plus tard à la condition expresse qu'il quitte immédiatement l'Allemagne. Le 25 mars, le couple et leur fils, André, alors âgé de deux ans, ont embarqué à la gare du Zoo dans le train express pour Berne, début d'une longue fuite qui mènera Hilde à travers la moitié de l'Europe.

Ilse, la sœur aînée de mon grand-père, jouait du piano, aimait la peinture et voulait absolument étudier la psychologie. En mars 1933, elle a quitté le lycée après que son père avait été arrêté par la SA et conduit au camp d'Oranienburg. Quand son père a recouvré la liberté, la famille s'est réfugiée à Paris. *Quelle belle enfance nous avons eue... Et d'un seul coup, nous avons dû faire une croix sur tout cela et devenir très rapidement adultes*, a écrit plus tard Ilse dans son journal.

Ilse avait quinze ans lorsqu'elle a été forcée de fuir l'Allemagne. Irmgard en avait vingt-deux, Hilde vingt-six. Elles ont été arrachées à leur existence et ont dû se mettre en marche vers l'inconnu. J'ai voulu savoir comment ces trois femmes ont vécu à Berlin, quels étaient leurs rêves, comment elles ont pris la fuite. À quoi ressemblaient leurs nouvelles vies ? Du passé, qu'ont-elles raconté à leurs enfants ? Et pourquoi leurs petits-enfants reviennent-ils tout à coup à Berlin ?

J'ai voyagé sur les traces de ces trois Berlinoises, j'ai fouillé greniers, caves et archives en quête de

documents et de photos, j'ai interrogé leurs familles. Plus j'ai travaillé sur les biographies d'Ilse, Irmgard et Hilde, plus j'ai regretté de ne pas m'être intéressé plus tôt à leurs histoires. De leur vivant, il y avait tant d'autres choses qui me semblaient plus proches et plus importantes. Je les ai rencontrées, mais je ne les ai pas vraiment connues. Comme j'aimerais aujourd'hui les retrouver toutes et leur poser les questions qui me sont venues depuis !

D'un autre côté, l'histoire est encore loin d'être terminée : c'est que nous sommes toujours là, nous, leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, qui écrivons justement une nouvelle page. Cette famille, qui m'a souvent fait l'effet d'un musée Grévin peuplé de personnages historiques, s'éveille à une nouvelle vie. Mes filles ont créé un groupe WhatsApp avec leurs cousins et cousines. Elles disent qu'en Israël les vêtements à la mode sont exactement les mêmes qu'ici. Voici quelques semaines, ma cousine Charlotte, qui arrive de Londres, a loué un appartement au coin de notre rue. Elle est venue à Berlin pour apprendre l'allemand. "Depuis le Brexit, dit-elle, il est bon d'avoir aussi une ville natale." Et comment se sent-elle à Berlin ? Charlotte réfléchit et répond en souriant : "Au fond nous ne sommes partis qu'un bref instant."

IRMGARD

Au sein de la lignée, en Israël, la première rencontre entre Irmgard et Hans se narre à la manière d'une histoire sainte. Dans les grandes fêtes de famille, on la donne même en représentation comme un spectacle de la nativité. Chacun connaît par cœur le dialogue censé s'être noué entre les deux étudiants en droit début mai 1931, aux premiers jours du semestre d'été, dans le hall d'entrée de l'université Friedrich-Wilhelm, Unter den Linden. Irmgard venait tout juste de s'inscrire et était à la recherche d'une réunion des étudiants socialistes. Elle y a rencontré Hans, qui ne lui a pas seulement indiqué le chemin du meeting, mais l'y a accompagnée sans hésiter puis l'a invitée à prendre un café, ce sur quoi les choses ont suivi leur cours inéluctable.

Irmgard avait dix-neuf ans, une chevelure noire et dense, des yeux bruns rêveurs et une bouche dont on vantait à fort juste titre, dans la famille, la sensualité. Une photo prise quelques mois après leur première rencontre montre le jeune couple au cours d'une virée dans le Brandebourg. Irmgard porte une robe d'été claire avec un col à dentelle blanche. Elle paraît plantureuse et pleine d'énergie. À côté d'elle marche Hans, un garçon fluët, d'apparence fragile, vêtu de knickers. Selon la légende,



Irmgard et Hans en 1932 à Berlin.

c'est Irmgard qui, à un moment donné, finit par tirer Hans contre ses lèvres sensuelles parce qu'il était trop timide pour le faire tout seul. À la fin du spectacle israélien de la nativité, on prononce toujours les mêmes mots : "Ainsi ils firent connaissance, s'aimèrent et fondèrent notre grande et belle famille."

Mon cousin Aron connaît cette histoire depuis qu'il est en âge de réfléchir. Cette fable en provenance de la lointaine Berlin est le mythe fondateur, celui avec lequel tout a commencé. Un jour, au début 2017, lui-même se retrouve pour la première fois dans le majestueux hall d'entrée de l'université. Il contemple les colonnes et les panneaux habillés de marbre brun, l'escalier imposant qui s'élève vers les balustrades. Aron dit qu'il se figurait l'université autrement, plus légère, plus aérienne, plus lumineuse.

Voilà une bonne année qu'Aron habite à Berlin, il a vingt-deux ans et en ce moment il prépare

l'examen d'allemand nécessaire pour entrer dans l'enseignement supérieur. Quand il l'aura réussi, il compte faire des études de vétérinaire et il se pourrait qu'il revienne bientôt dans cette université que ses grands-parents ont dû quitter huit décennies plus tôt. Est-il un revenant de l'Histoire ? Aron sourit, embarrassé, il dit n'avoir presque aucun souvenir de ses grands-parents, morts alors qu'il était encore tout petit. Leur histoire lui fait l'effet d'une boîte sombre et fermée rangée quelque part où rien ne dit que quelqu'un la trouvera. Il est arrivé qu'on l'entrouvre, cette boîte, et ces fois-là un frisson angoissé a parcouru la famille. Aron dit qu'il n'a jamais apprécié ce sentiment. Cette inquiétude discrète, ces ombres troubles, cette tristesse à peine perceptible dans les yeux de sa mère. C'était quelque chose de non dit, quelque chose de menaçant qu'il voulait oublier rapidement.

“Je ne suis pas venu à Berlin pour ouvrir cette boîte”, dit-il avec une virulence qui semble le surprendre lui-même. En réalité, dit-il, il s'agissait de choses beaucoup plus terre à terre. Il raconte combien il est difficile d'obtenir en Israël une place d'étudiant vétérinaire. Il parle de son passeport allemand qui, ici, lui ouvre les portes. Il dit à quel point il est merveilleux qu'Israël lui laisse un peu de répit pour plonger dans la légèreté berlinoise. “Ici je ne me sens pas allemand, mais pas étranger non plus. Je peux être moi, tout simplement.”

Nous nous rendons sur un côté du hall d'entrée où, jadis, était accroché le tableau noir des corporations étudiantes et des groupes politiques. C'est forcément ici qu'Irmgard et Hans se sont rencontrés. On raconte, dans la famille, que dès leur premier

rendez-vous Hans a entraîné Irmgard dans une manifestation. À cette époque, Hans est déjà un ardent socialiste, Irmgard ne s'intéresse pas particulièrement à la politique. Mais elle écoute Hans, captive, quand il parle du capitalisme et de l'exploitation de la classe ouvrière.

Hans est le fils d'un notaire de Charlottenburg, il a tout aussi peu de liens avec la classe ouvrière qu'Irmgard, dont la mère est issue d'une famille de commerçants fortunés de Danzig. Mais dès son enfance, Irmgard fait l'expérience de la pauvreté lorsque la fortune complète de sa mère s'évapore en quelques mois à la suite de la grande inflation de 1919. Son père est mort pendant la Première Guerre mondiale, sur le front russe ; la famille doit ainsi vivre de la petite pension de la veuve et des aumônes de la famille. Irmgard est élevée dans un internat protestant pour jeunes filles, elle rapièce elle-même ses vêtements et n'a qu'une seule paire de chaussures pour toute l'année. Mais ce n'est pas important, explique-t-elle à Hans : au bout du compte, seules comptent l'éducation et la volonté. Et si, d'ici quelques années, elle obtient son diplôme complet de droit, elle gagnera bien sa vie et ses enfants n'auront jamais à rapiécer leurs habits.

“Ou alors tu épouses un juriste et tu le laisses gagner l'argent du ménage”, dit Hans en souriant. Irmgard lui lance un regard furieux et répond qu'elle ne veut dépendre d'aucun homme. Fort heureusement, au même instant, Hans change habilement de sujet – s'il ne l'avait pas fait, ils se seraient disputés dès leur premier rendez-vous. Pour Irmgard, il ne s'agit pas de questions de principe liées au sexe, elle considère tout cela d'une manière plutôt pragmatique : elle a vu sa mère dans le plus grand désarroi quand son

père est mort sur le front, et elle se demande pourquoi une femme ne peut pas subvenir elle-même à ses besoins. “Si tu cherches une princesse pour t’admirer, tu es mal tombé”, dit-elle à Hans. Celui-ci reste muet, abasourdi par cette belle femme énergique qui semble si bien savoir ce qu’elle veut.

Plus tard, ils prennent leur place dans la manifestation qui progresse en direction de l’université. La plupart des manifestants sont des étudiants, ils portent des drapeaux rouges et entonnent des chants ouvriers révolutionnaires. Rue de l’Université, ils se retrouvent face à une horde de la Ligue des étudiants nationaux-socialistes. Les étudiants nazis sont certes inférieurs en nombre, mais ils attaquent à coups de ceinture, de matraque et de bâton. Hans prend la main d’Irmgard, qu’il fait sortir de la foule. Il se réfugie avec elle sous un porche, puis plus loin, dans une cour. Ils se cachent derrière les bennes à ordure et restent là, tapis, haletants. Au bout d’un moment, Irmgard se met à rire sous cape, elle demande à Hans si ses rendez-vous avec des femmes se passent toujours de cette manière. Hans ne peut s’empêcher de rire à son tour.

Plus tard, Hans dira qu’il a eu aussitôt conscience qu’elle était la femme de sa vie. Irmgard, quant à elle, aura encore besoin de beaucoup de temps pour se décider en sa faveur. À ses filles, elle expliquera plus tard qu’elle n’aurait pas eu de difficultés à vivre seule si elle n’avait pas trouvé l’homme qu’il lui fallait. Dans la famille, on décrit Irmgard comme une femme chaleureuse, généreuse, mais aussi très têtue. Elle ne fait jamais rien au seul motif que d’autres le font, elle écoute son cœur, elle se fie à ses instincts. Et sans doute lui disaient-ils à l’époque qu’elle devait

d'abord être sûre de tenir sur ses jambes avant de s'engager avec un homme.

Elle est parfois butée, elle s'en tient aux idées et aux principes qui comptent à ses yeux. L'un de ces principes est manifestement de commencer par douter de tout. Lorsque Hans, au bout de quelques semaines, lui avoue son amour, elle le scrute et répond : "Prouve-le." Le pauvre Hans en est tellement retourné qu'il demande conseil à un ami, lequel fait lui aussi ses études à la faculté de droit et connaît un peu Irmgard. Son ami lui répond qu'il n'est certainement pas simple de vivre avec une telle femme, mais qu'en contrepartie Hans ne s'ennuiera jamais.

L'été au cours duquel Irmgard et Hans font une longue randonnée dans le Brandebourg a sûrement été pour tous deux une période importante. Ils marchent à travers champs et forêts, passent la nuit dans des granges ou des bergeries, boivent au matin le lait chaud que leur apporte le paysan. Irmgard raconte à Hans des histoires où il est question de deux jeunes filles qui s'évadent d'un pensionnat, attaquent une banque et fondent avec d'autres jeunes filles une vaste bande de voleuses. Hans demande d'où elle tient cette histoire incroyable. "Eh bien, je viens tout juste de l'imaginer", dit-elle en riant avant de le regarder, inquiète, comme un déplorable jeune homme qui a manifestement du mal à comprendre les choses les plus simples.

Elle est insolente, elle n'a pas sa langue dans sa poche et elle est sans doute aussi extraordinairement fatigante, mais plus elle met Hans au défi, plus elle le houspille, plus il se sent attiré par elle. Un jour où ils discutent de la situation politique et de la montée du nazisme, Hans lui révèle qu'il

vient d'une famille juive. Irmgard se fait expliquer en détail ce qu'est le judaïsme, pose beaucoup de questions qui permettent de conclure que c'est la première fois qu'elle entend parler de tout cela. Ignore-t-elle du tout au tout, à l'époque, qu'elle-même descend d'une famille juive ?

Irmgard a reçu un baptême protestant, sa famille n'est pas religieuse, elle-même ne se conçoit sans doute absolument pas comme une juive. C'est du moins ce qui ressort d'une présentation biographique qu'elle rédigera des années plus tard, pendant son exil en France : *Je n'ai pas reçu d'éducation juive, ni par la foi ni par la tradition. Longtemps je n'ai pas su ce que signifiait être juif. Mais il est régulièrement arrivé que d'autres le sachent mieux que moi. Que ce soit lors des soirées dansantes où personne ne venait m'inviter, moi qui ne suis quand même pas si laide, ou pour les anniversaires auxquels je n'étais pas conviée. Plus tard, à Berlin, j'ai retrouvé ces regards, ce rejet tantôt manifeste, tantôt à peine perceptible.*

À quoi les autres l'avaient-ils reconnue ? Cela tenait-il à son nom de famille ? Ou à son physique ? À ses cheveux et à ses yeux sombres, au teint mat de sa peau ? Une photo la montre avec sa sœur, Hilde. Celle-ci a des tresses blondes, Irmgard un nœud noir dans sa chevelure ébène. Rien n'indique que ce sont des sœurs. Hilde a-t-elle eu moins de mal à rester incognito ? Et que s'est-il passé pour Hans ? Lui non plus n'avait pas l'air particulièrement juif, il vivait sans traditions religieuses. Bien des décennies plus tard, Hans racontera à ses enfants qu'il existait à Berlin des gens "qui nous flairaient".

Cela tenait peut-être à l'atmosphère qui régnait à cette époque dans la capitale allemande. À la

radicalisation des forces politiques, à la tension qui ne cessait de croître et cherchait à se décharger. L'université devait être une sorte d'arène dans laquelle ces forces entraient en collision sans le moindre frein. Car les confrontations entre socialistes et nazis n'avaient pas seulement lieu à l'extérieur, dans les rues : dans le hall d'entrée de l'université aussi, on se tapait dessus. Les rouges se tenaient d'un côté de la salle, les bruns de l'autre, bagarres et rixes sanglantes n'arrêtaient pas. La police a dû à plusieurs reprises faire évacuer les locaux, qui sont ensuite demeurés fermés pendant des jours. De ce point de vue, cette première rencontre d'Irmgard et Hans au tableau noir des Étudiants socialistes apparaît sous un jour moins romantique. Combien de temps leur restait-il pour leur amour ? À quel point tout ce qui se déroulait autour d'eux les accaparait-il ?

Hans a sans aucun doute senti le danger clairement et de bonne heure. Plus tard, il racontera à ses enfants les bûchers de livres sur la place de l'Opéra à Berlin, ces flammes qui illuminèrent la façade de l'université le 10 mai 1933. Il leur décrira la foule qui braillait, les étudiants en uniforme brun qui, debout sur des camions, jetaient au feu des piles entières de "livres non allemands". Hans dit que de fortes pluies étaient tombées cette nuit-là et que les livres n'avaient pas voulu brûler ; les pompiers avaient donc dû accélérer le processus en déversant des jerricans d'essence pour détruire Marx, Heine, Kästner et tous les autres. Autour du gigantesque foyer se tenaient des professeurs en toge noire, qui regardaient, visage surchauffé, yeux brillants, les lambeaux de papier en flammes qui voletaient dans le ciel sombre. "Je ne l'ai pas compris tout de

suite, mais j'ai tout de même senti que notre temps à Berlin allait sur sa fin, dit Hans. Il y avait tant de haine, tant de rage, tant de joie de détruire, ça ne pouvait pas rester sans conséquence."

Je me rends en compagnie d'Aron sur la place située face à l'université, qui porte aujourd'hui le nom de place Bebel. Aron regarde à travers la plaque de verre que l'on a encastrée dans le sol à l'endroit où les livres avaient brûlé. Sous cette vitre se trouve une salle sombre remplie d'étagères à livres vides. Je pense à la boîte dont a parlé Aron. Cette boîte qu'il préférerait laisser fermée. Aron reste longtemps sur les lieux, silencieux. Je me demande si j'ai commis une erreur de l'amener ici. Pourquoi le confronté-je à quelque chose qu'il n'a aucune envie de voir ? Pourquoi est-ce que je viens polluer cette légèreté berlinoise qu'il est en train de savourer ? Aron semble deviner mes pensées. Il dit avoir eu son père au téléphone peu de temps auparavant, et avoir prononcé à cette occasion quelques phrases en allemand, ce qui, pour son père, n'était pas facile à supporter : la langue des assassins haïs dans la bouche de son garçon bien-aimé. "Mais il a fini par dire que je devais continuer tranquillement à lui parler allemand, que c'était une bonne thérapie."

Lorsque nous quittons la place Bebel, Aron m'explique que se confronter à l'histoire de la famille lui est plus facile ici qu'en Israël. Là-bas, il se sent observé, jugé, engagé. L'histoire ne s'y trouve pas derrière vous : elle a une morale, elle assigne des tâches. "Là-bas, nous ne vivons pas, nous avons une mission, tu comprends ?" Il dit que dans la famille, il s'est toujours agi d'apporter au pays une précieuse contribution. Pas question de filer.

Et puis il a filé tout de même, directement à Berlin. Dans cette ville où il se sent des ailes parce que le passé lui pèse moins, ici, que le futur à Tel-Aviv.

Lorsqu'Irmgard et Hans ont été chassés de l'université, leur vie s'est brisée. Ils avaient vingt et un ans et, tout à coup, plus d'avenir. Irmgard, en particulier, a dû avoir du mal à abandonner si vite son rêve d'existence autonome de juriste diplômée. Comment s'est passée leur radiation, pourquoi ont-ils tous deux été exclus de si bonne heure alors que d'autres étudiants juifs ont encore pu passer des années à la faculté de droit de l'université Friedrich-Wilhelm ? Eux-mêmes n'ont jamais rien dit à ce propos. C'est la raison pour laquelle, par une journée d'automne venteuse, je me rends à Berlin-Adlershof, aux archives de l'actuelle université Humboldt, un édifice sobre et bas dans un no man's land composé de friches et de bâtiments industriels oubliés. L'archiviste feuillette de gros registres, reste longtemps au magasin et finit par déposer deux documents devant moi. Ce sont les fiches d'immatriculation universitaire d'Irmgard et Hans. Remplies l'une comme l'autre.

La carte d'Irmgard est rose, celle de Hans est blanche. Irmgard a une écriture arrondie de jeune fille, Hans remplit l'espace avec ses lettres élancées. C'est un sentiment étrange que de tenir ces fiches dans mes mains, de caresser le papier rugueux du bout des doigts et de me figurer qu'il y a plus de quatre-vingts ans ceux des deux étudiants ont glissé sur ce papier. Hans s'est inscrit le 16 avril 1930 ; à l'époque, il habite au 54, Innsbrucker Strasse, à Berlin-Schöneberg. Il a barré d'un trait la case "religion". La profession de son père : avocat et notaire.

Sur la carte d'Irmgard, on trouve une adresse, le 13, Johannesstrasse à Berlin-Zehlendorf. Je sens que je commence seulement à comprendre vraiment qu'ils ont vécu tous les deux dans cette ville, qu'ils étaient des Berlinoïis, comme moi. Je ne sais absolument pas pourquoi j'ai besoin de ces pièces à conviction ; probablement deux fiches sont-elles plus éloquentes qu'une histoire que l'on n'a jamais entendu raconter que par des tiers.

Irmgard, elle, a fait son inscription le 17 avril 1931. Je trouve son livret d'étudiante dans lequel sont inventoriés au fil des pages jaunies les cours qu'elle a suivis pendant ses premiers semestres d'études. Initiation au droit pénal, code civil, droit privé. En bas des pages, on trouve les timbres des droits d'inscription, sur lesquels figure le sceau de la noblesse prussienne. Il est indiqué qu'Irmgard est exonérée de droits, ce qui tient sans doute au fait que son père est mort au champ d'honneur pendant la Première Guerre mondiale, en Prusse-Orientale. Jusqu'au semestre d'été 1932, Irmgard suit régulièrement ses cours, mais dès le début du semestre d'hiver la page du livret est blanche, et l'on y a apposé le tampon "en congé". La feuille suivante, celle du semestre d'été 1933, est vierge et frappée du même sceau. Au dos, on a collé une note rédigée à la machine à écrire : *Conformément au décret ministériel du 16 juin 1933, le détenteur a été exclu le 3 octobre 1933 des études à l'université de Berlin pour avoir mené des activités allant dans un sens marxiste.*

Cela signifie qu'Irmgard n'a pas été radiée parce qu'elle était juive, mais parce qu'on la considérait comme une militante. Je trouverai plus tard le décret ministériel dans les dossiers de la faculté de droit. Une

feuille dactylographiée jaunâtre. Le décret concerne la mise en œuvre de la “Loi contre la surpopulation de l’enseignement scolaire et supérieur allemand”. Il prévoit de *limiter à cinq pour cent, dans chaque faculté, le nombre d’étudiants d’origine non aryenne, pour autant qu’ils n’aient pas encore payé leurs frais d’inscription.* Ainsi fonctionne l’administration allemande au début de l’été 1933 : elle n’hésite pas à discriminer des milliers d’étudiants juifs, mais le fait qu’ils aient réglé leurs droits reste un élément prépondérant.

Ce décret revient à bloquer l’accès aux Juifs, presque aucune faculté n’ayant parmi ses étudiants moins de cinq pour cent de Juifs. De plus, tous les étudiants et professeurs d’université sont tenus de remplir un questionnaire fournissant des indications sur leur origine. *Des réponses mensongères provoqueront l’exclusion immédiate de l’université.* Je continue à feuilleter le décret, qui s’étale sur un grand nombre de pages, je les fais défiler plus rapidement, de la poussière monte des dossiers et vient me piquer les yeux. Je trouve alors l’arrêté qui concerne Irmgard, il est daté du 9 août 1933. Le ministre décrète *que tous les étudiants de l’enseignement supérieur prussien dont il peut être prouvé qu’ils ont, au cours des dernières années, eu une activité de type marxiste (communiste ou social-démocrate) ou dans un autre esprit antinational, doivent être exclus de l’université avec effet immédiat.* Irmgard a forcément été membre de la corporation des étudiants socialistes ; dans le cas contraire, elle n’aurait pas été renvoyée aussi rapidement.

Je trouve dans les papiers du conseil de l’université un dossier bleu. On lit sur la couverture, dans une écriture Sütterlin soignée : “Liste des étudiants exclus de l’université pour opinions antinationales. Arrêtée

en 1933.” Cent vingt-quatre noms y sont répertoriés par ordre alphabétique. Sur la page onze, je trouve cette mention : *Irmgard Leo, 29/08/11, marx. Berlin.*

C’est cette unique ligne qui a bouleversé toute la vie d’Irmgard et transformé en paria une prometteuse étudiante en droit. Étrangement, Hans ne figure pas sur la liste. Sur sa fiche d’enregistrement, la date de départ indiquée est le 23 juillet 1933. Est-il parti de lui-même ? A-t-il suivi l’intuition qu’il avait eue dès le mois de mai, lorsqu’on avait brûlé les livres sur la place de l’Opéra ? Dans les comptes rendus des réunions de la faculté de droit, je trouve une phrase affirmant que le 16 juin 1933 ont été distribués “les questionnaires sur l’origine raciale des étudiants”. Ce fut peut-être, pour Hans, le signal indiquant qu’il était l’heure de partir.

Par la suite, je trouverai encore dans les archives de l’université un dossier relié en carton noir. Ce dossier-là porte lui aussi un titre soigneusement inscrit à l’encre : “Recensement des non-Aryens 1933”. Sur la première page brille une croix gammée rouge. Cette liste n’est pas tenue aussi proprement que celle des ennemis marxistes de l’État. Ici, quelques noms ont été biffés, d’autres complétés à la main. Il est précisé qu’une copie de la liste est adressée au ministère, une autre au *Reichssicherheitshauptamt*, le Bureau central de la sécurité du Reich, Prinz-Albrecht-Strasse. Il s’agit seulement des étudiants de la faculté de droit, et la liste est longue, elle compte des centaines de noms. Combien de ces étudiants ont-ils pu s’enfuir ? Combien ont été tués par la suite parce qu’ils figuraient sur cette liste ?

Le nom d’Irmgard se situe en page dix, entre un certain Fritz Levinsohn et un Karl-Heinz Leipziger. Si

l'on voulait montrer par l'exemple à quel point l'élite juive cultivée avait à cette époque besoin d'oublier ses propres racines et de devenir allemande autant qu'il était possible de l'être, il suffirait de montrer cette sinistre liste dans son carton noir, sur laquelle la quasi-totalité des étudiants portait des prénoms typiquement allemands alors que les noms de famille avaient, hélas, des tonalités tellement juives.

Je quitte les archives de l'université, je rentre chez moi en traversant Berlin, cette ville froide et sombre qui me paraît encore plus froide et sombre ce soir-là. Il est difficile de se défaire des images qui me sont venues à l'esprit, même après avoir quitté les dossiers empoussiérés. Et plus difficile encore de concilier ce Berlin d'antan avec le Berlin actuel.

Quelques semaines après avoir fait le tour de l'université avec moi, Aron se marie à Berlin. La cérémonie a lieu à la salle des mariages des quartiers Charlottenbourg-Wilmersdorf, une villa blanche aux piliers alourdis par les fioritures. Aron est assis avec Noam, son épouse venue de Tel-Aviv, dans une pièce dotée d'un encorbellement et de lourds rideaux ; un lustre brille au-dessus de leur tête. L'adjointe chargée de l'état civil nous explique que nous nous trouvons dans la *Trauzimmer*, ce qui signifie la salle des mariages, mais aussi, littéralement, "la salle où l'on ose", parce qu'il faut aussi prendre des risques quand on se marie. Aron n'a pas encore un assez bon allemand pour comprendre ce genre de jeux de mots. D'une manière générale, il ne comprend d'ailleurs pas grand-chose à ce que l'on nous dit. Une interprète traduit les passages essentiels. Il s'agit des subtilités du droit patronymique, de la validité internationale du certificat d'aptitude au mariage et de la distinction entre

domicile et lieu de séjour. L'ambiance est aussi solennelle que si nous déposions une demande de changement de carte grise. Cela ne paraît pas déranger Aron et Noam, ils disent "oui" au bon moment et se donnent un baiser fugace. Plus tard, je demanderai à Aron si son mariage en ces lieux ne lui a pas fait un effet trop étrange et exotique. Il me répondra qu'en Israël, il leur aurait fallu un rabbin pour se marier. Qu'ils auraient dû apprendre des prières par cœur alors même qu'ils ne sont pas croyants. "C'est ça qui aurait été étrange", dit Aron.

Le soir des noces, on donne une fête dans un restaurant italien. La mère d'Aron tient un discours, elle se souvient de sa propre mère, Irmgard, qui portait déjà le prénom de Nina quand ses enfants sont nés : "Ce soir un cercle se referme. Et même si je suis attristée que mon garçon vive désormais si loin de nous, je suis tout de même heureuse qu'il ait choisi Berlin, cette ville qui est restée notre demeure à tous." La mère d'Aron pleure, la famille applaudit et tout à coup Aron lui-même semble très ému. De ses grands yeux, il lance des regards interrogateurs aux membres de sa famille en liesse. Peut-être vient-il seulement de comprendre l'importance que son retour revêt pour tous les autres ?

Je tente de me représenter ce qu'aurait bien pu signifier, pour Irmgard, le fait d'avoir été là ce soir à Berlin. Est-ce la mélancolie ou la joie qui l'aurait emporté en elle ? Je suppose qu'elle n'aurait pas choisi cette image du cercle qui se referme, parce qu'elle suppose tout de même qu'une histoire atteigne naturellement son point final. Un point auquel Irmgard était probablement parvenue depuis longtemps au moment où elle a trouvé en Israël repos

et contentement. Seuls ses enfants peuvent se permettre le luxe de la nostalgie. Il faudra sans doute encore une autre génération pour ne même plus être nostalgique, pour avoir simplement envie d'étudier la médecine vétérinaire dans un pays où il n'y a pas de guerre.

Mais revenons à l'époque où Irmgard était encore plus jeune que son petit-fils Aron ne l'est aujourd'hui. L'époque où tout semblait courir vers la fin. Qu'a fait Irmgard après avoir dû quitter l'université ? Comment occupait-elle ses journées ? De quoi vivait-elle ? Avait-elle une quelconque idée de ce qui allait suivre ? Ses enfants disent qu'elle n'a jamais voulu parler de ce temps-là. Elle disait seulement que cela avait été difficile et qu'elle s'était demandé si la vie avait encore quoi que ce soit à lui offrir. Irmgard était ambitieuse et acharnée, elle avait toujours un projet en poche, elle débordait d'énergie et d'idées. C'est aussi la raison pour laquelle cette période d'incertitude a peut-être été pour elle la pire de toutes.

Il n'y a aucune trace de sa vie au cours de ces semaines et de ces mois-là, aucun membre de la famille ne sait quoi que ce soit sur cette époque. Je ne trouverai quelques réponses qu'un mois plus tard, lorsque je me rendrai en Israël pour rencontrer Michal, la fille cadette d'Irmgard. Michal habite à Hazor, une petite ville au pied des hauteurs du Golan, non loin du kibboutz dans lequel Irmgard a passé la plus grande partie de sa vie, entourée de sombres massifs montagneux, de haies d'avocatiers toutes vertes et de la terre ouverte et rougeoyante des zones cultivées.

Michal est une femme charmante, dotée d'une voix chaude et rauque. Elle raconte son histoire tandis que nous buvons une tisane à la citronnelle qui

pousse sur sa terrasse. Puis Michal me montre une vieille penderie dans laquelle sont empilés des cartons, des sacs et des boîtes en métal. “Les affaires de Nina, dit-elle. Y compris celles de l’époque où elle s’appelait encore Irmgard.”

J’ouvre prudemment le premier carton, j’y vois des lettres, des documents, de vieux journaux, des photos anciennes. Irmgard semble avoir emporté à peu près tout ce qu’elle avait lorsque, au mois de juillet 1936, elle a embarqué à Trieste dans le navire qui la conduisait en Palestine. Je trouve ses bulletins de l’école primaire, divers certificats attestant qu’Irmgard Leo a été vaccinée contre la variole et la diphtérie. Je trouve un épais volume intitulé *Im Hasenwunderland*, les aventures de deux garçons, Hansel et Franzel, dans un village bavarois. À l’intérieur de la reliure du livre, on peut lire, d’une écriture maladroite et enfantine : *Irmgard Leo 1918*.

Une enveloppe jaune protège le certificat de baptême d’Irmgard, établi le 21 novembre 1911 à Muskau, en Silésie, où son père Erich était professeur d’histoire au lycée local. Un certain pasteur Neitsch confirme l’authenticité de ces documents et mentionne *les origines juives* des deux parents, *qui ont toutefois eux-mêmes trouvé le chemin de Dieu depuis un certain temps*. L’enveloppe contient aussi le document attestant de la confirmation, orné d’une calligraphie montrant Jésus en train de bénir une Vierge blonde.

Je déniche dans une caisse quelques papiers qui racontent la vie d’Irmgard après son exclusion de l’université. On y trouve par exemple une attestation de l’Institut allemand d’apprentissage de la librairie, à Leipzig, dans laquelle on confirme qu’Irmgard s’est inscrite comme étudiante le 16 août 1933, mais a

quitté l'établissement dès le 30 septembre. *Irmgard Leo est contrainte d'abandonner sa formation professionnelle en raison de difficultés économiques qui la forcent à chercher un emploi. Son comportement a été à tout point de vue irréprochable*, lit-on dans le certificat.

Comment est-elle passée de ses études de droit à un apprentissage de libraire ? Et pourquoi a-t-elle tout envoyé promener au bout de seulement six semaines ? Sa décision était peut-être liée à Hans, parti pour Amsterdam peu de temps auparavant. L'une des caisses qui se trouvent à Hazor contient une lettre dans laquelle Hans annonce son départ. Au dos de la missive se trouve la brève réponse d'Irmgard : *Pourquoi au juste ne me demandes-tu pas si je veux venir avec toi ? Qu'est-ce qui est censé me retenir encore ici ? Je ne peux pas espérer plus d'aide à Berlin qu'à l'étranger*. Ces mots paraissent tristes et sans illusion, mais on dirait aussi qu'Irmgard a pris, en son for intérieur, une double décision : elle a tranché en faveur de Hans. Et contre Berlin.

Après son retour de Leipzig, Irmgard surnage encore quelques mois en allant d'un petit emploi à l'autre. Elle trouve dans le journal une annonce dans laquelle un aveugle de Berlin-Schöneberg cherche quelqu'un pour le guider de temps en temps dans la ville. L'homme est vieux et sent mauvais. Quand ils se promènent, il s'accroche au bras d'Irmgard et elle doit lui décrire à voix basse tout ce qu'elle voit. L'homme s'intéresse tout particulièrement aux voitures. Quand l'une d'elles passe à leur hauteur, elle doit lui donner la marque du véhicule, sa teinte, et lui préciser si elle est bien lavée. Irmgard ne s'y connaît pas spécialement en autos, l'homme la traite de gamine idiote, lui crie qu'il faut qu'elle se serve de ses yeux

et qu'on se demande ce qu'elle a dans le crâne. Au bout de quelques promenades, Irmgard n'en peut plus. Elle se dit qu'il est vraiment temps de partir.

Deux jours plus tard, elle prend à la gare Anhalter un train pour Cologne, d'où elle poursuivra son voyage pour rejoindre sa sœur à Paris. Elle a même conservé le billet, un morceau de carton vert pâle qui lui donne droit à un trajet en deuxième classe. Irmgard porte sur elle une lettre que sa mère lui a glissée dans la poche avant son départ. Ce sont ses lignes préférées de la Bible, recopiées en caractère vieux-allemand sur du papier cuve. *Ces sentences ont été pour moi une consolation et un soutien en maintes heures difficiles*, écrit la mère. *Que Dieu te garde, mon enfant bien-aimé, puisse le destin réparer ce que j'ai mal fait sans le savoir. C'est mon vœu le plus ardent. Un baiser de maman.*

Ce sont les derniers mots d'une mère qui ne sait pas si elle reverra son enfant un jour. Que peut-elle entendre par "ce que j'ai mal fait" ? En tout cas, la mère d'Irmgard, Katerina, est seule désormais. Ses filles habitent déjà à Paris. Le frère d'Irmgard, Fritz, un médecin généraliste, a été arrêté quelques semaines plus tôt pour son travail clandestin auprès des communistes. C'est la raison pour laquelle la mère ne veut pas quitter l'Allemagne : elle veut être à proximité si son fils avait besoin d'aide. *Les enfants peuvent aller où ils veulent. Les parents restent là où l'on a besoin d'eux*, écrit-elle plus tard à Irmgard qui l'implore de fuir l'Allemagne tant que c'est encore possible. L'un des versets de la Bible que sa mère a donnés à Irmgard pour son voyage est le suivant :

Dieu est l'amour. Et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu. Et Dieu en lui.

HILDE

Sur les photos, Hilde a rarement la mine satisfaite. Le plus souvent, elle serre des lèvres qui dessinent une sorte de moue. À vingt ans, elle porte les cheveux courts et séparés par une raie, elle aime les tailleurs à pantalon, elle a l'air cassant, androgyne, un peu théâtral, en tout cas intéressant. La vie de Hilde paraît d'emblée moins ordonnée et moins lisse que celle de sa sœur Irmgard. Elle quitte l'école sans baccalauréat parce que ses résultats, notamment en mathématiques, sont désespérément mauvais. Elle explique à sa mère que ni l'arithmétique ni quelque loi naturelle que ce soit ne lui font la moindre envie. Hilde veut devenir comédienne, de préférence dans un cabaret. Elle admire Marlene Dietrich, qui interprète des chansons sulfureuses en frac et haut-de-forme, fume-cigarette à la main. Hilde aime l'univers criard du théâtre : il est éloigné du sien.

La mère de Hilde, qui est certes appauvrie, mais est de bonne famille et a des idées claires sur ce qui sied à une jeune dame, fait suivre à sa fille une formation d'infirmière puéricultrice à la Maison Pestalozzi-Fröbel de Berlin-Schöneberg. "Si les études universitaires ne t'intéressent pas, il ne te reste qu'à apprendre un vrai métier utile aux gens", lui annonce



Hilde, 1929.

sa mère. Il n'y aurait sans doute pas pu y avoir pire punition pour Hilde, elle déteste les enfants en bas âge et la vue du sang lui donne la nausée.

Hilde suit les instructions maternelles, va s'installer dans l'internat d'une école infirmière, mais décide très rapidement de prendre elle-même sa formation en mains. La nuit, elle se faufile par la fenêtre du deuxième étage et grimpe sur une corniche pour rejoindre une descente de gouttière sur laquelle elle se laisse glisser jusqu'au sol. Puis, tout aussi secrètement qu'elle a quitté l'enceinte de l'établissement, elle se rend au théâtre. Hilde entre en clandestine dans les passages de décor et la cantine des comédiens, elle finit par connaître les couloirs des loges et les coulisses, le dépôt de costumes et les cintres. Elle plonge dans une ville sauvage et excitante qui sent l'alcool, le parfum et la gloire. Elle évolue dans l'univers tamisé des artistes et des figurants, des magiciens, des danseurs et des cracheurs de feu. Elle

assiste à des représentations d'œuvres classiques au Deutsches Theater et à la Volksbühne, et de pièces légères dans les cabarets autour de la Friedrichstrasse. Elle observe les comédiens, étudie leur respiration, leurs silences, leurs instants de force et de faiblesse.

Elle ne tarde pas non plus à avoir ses habitudes derrière la scène. On confie à Hilde ses premiers petits emplois d'accessoiriste et d'assistante costumière. Vient le moment où elle gagne suffisamment sa vie pour s'offrir une chambre Rosenthaler Strasse, non loin du Hackescher Markt. Elle quitte l'internat de l'école d'infirmières sans rien en dire à sa mère. C'est seulement un an après, lorsqu'elle obtient son premier rôle, qu'elle ose parler de sa double vie à sa famille. Sa mère le prend avec flegme, elle éprouve même une certaine sympathie pour les centres d'intérêt de Hilde qui ont, jadis, aussi été les siens. Il est vrai que dans sa jeunesse, Katerina a fait des études au Conservatoire de Berlin, qu'elle y a chanté et joué du piano, et qu'on l'y jugeait extrêmement talentueuse. Cette période s'est brutalement achevée au moment où elle a suivi son Erich dans la province silésienne, où celui-ci venait d'obtenir son premier poste de professeur au lycée classique. Elle a dû y renoncer à beaucoup de choses, mais le plus dur, ne cessera-t-elle de répéter par la suite, aura été de se séparer de la musique.

On ne peut pas dire qu'elle apporte son aide à Hilde, mais elle n'empêche pas non plus sa fille de s'adonner à sa passion. Hilde joue au sein de la compagnie Die Wespen, "Les Guêpes", une troupe de cabaret satirique sans lieu fixe, mais qui joue souvent en invitée au restaurant "Hacke Bär", 68 Grosse Frankfurter Strasse, ou encore au Mercedes-Palast à